

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Que de choses on aurait à dire sur la mode et les modes ! Celles-ci, d'abord, ne dérivent pas toujours de celle-là, et il en résulte déjà entre elles une différence assez sensible. Mais nous n'avons ni le temps, ni le désir d'entrer dans de semblables dissertations ; nous voulons simplement faire une réflexion.

La mode siège à Paris, cela est certain ; c'est là qu'elle se forge, qu'on l'adopte ; c'est de là aussi qu'elle est lancée dans le monde entier, qui la reçoit les yeux fermés, précisément à cause de son acte de naissance. Pourtant il faut l'avouer : les Parisiens acceptent et patronnent de temps en temps des modes étrangères qui, par le fait même de cette adoption, deviennent la mode. Le waterproof, le mac-farlane, le plaid écossais sont des vêtements anglais ; les tissus grossiers, si recherchés cette année, — tels que le cheviot, le knickerbocker, la broderie à roues, — sont anglais. La plupart des tailleurs sont allemands ou anglais ; et les plus élégants de nos gentlemen se font habiller à Londres pour mieux imiter un type royal ! Enfin, le genre anglais est généralement à la mode : la vaisselle anglaise est recherchée par tout le monde, et dans toute maison bien ordonnée il y a un ou plusieurs domestiques anglais, les cochers principalement ; nous pourrions même en citer une où le serviteur en question s'appelle invariablement *John* ! — Ne soyons donc pas si fiers de nous-mêmes et ne nous plaisons pas d'une façon si exclusive à faire l'éloge de notre personnalité, puisque nous devons être les premiers à nous démentir.

C'est surtout pour l'habillement des babies que la copie est flagrante : ces longues tailles qui n'en finissent plus, ces jupes écourtées, cette large ceinture à nœud monstrueux derrière, tout cela est de pur sang anglais. Mais c'est gentil et nous aimons, pour les enfants, un habillement qui les « dégage ». Cependant, le goût parisien doit atténuer certains effets. Une taille trop allongée, une jupe trop courte, une ceinture trop longue ou trop

large, sont des abus choquants. Faisons donc en sorte d'éviter l'exagération.

Nos LINGÈRES parisiennes ont heureusement très-bien saisi la coupe et l'organisation du genre d'habillement dont nous venons

de parler, et plusieurs d'entre elles se sont fait ainsi une très-heureuse spécialité. On voit dans leurs maisons de ravissants costumes de babies : les uns en toile bleue galonnée de blanc, avec de larges plis plats, le col marin et la ceinture rouge sombre ; d'autres en fin linon gris à rayures bleues ou roses, etc. (la couleur vive toujours saillante pour les plis), avec garniture de broderie anglaise ; d'autres encore en cachemire de nuance tendre, rayés d'entre-deux en broderie et garnis de dentelle brodée, avec une large ceinture en ruban blanc ou crème. En résumé, les combinaisons les plus coquettes sont admises à l'égard de ces gentils amours.

La façon, à quelques variantes près, est toujours la même. Le corsage est coupé en droit fil et assez long pour dépasser la taille de l'enfant, que l'on ne serre pas du tout. La jupe courte, plissée à plis plats, avec un espace sans plis pour le milieu devant, est montée au corsage ; de là cette nécessité d'une large ceinture, que l'on noue derrière à coques *tombantes* : le genre est

formel sur ce point. Deux brides d'étoffe pareille à la robe, placées sur les coutures de côté, maintiennent la ceinture d'une façon stable et tranquille. — Les robes de jeunes filles subissent quelquefois une modification : le devant du corsage et de la jupe sont coupés d'une seule pièce, de forme princesse, que l'on encadre au moyen de la garniture ; dans ce cas, la ceinture n'entoure la taille que derrière, en partant du dessous de bras.

La mode reste constante en fait de parures de lingerie : les



P. N° 273. — TOILETTE DE PROMENADE.

femmes ne portent pas autre chose que le col droit à pointes brisées, en batiste ourlée à jour, ou le col rabattu formé de bandes de batiste plissée en feuillets. Les sous-manches consistent également en cornets plats ou plissés, assortis au col. Ces modèles sont plus ou moins fermés, selon le goût des personnes. Voilà pour l'ordinaire de la vie; quant aux occasions d'élégance, il y a toujours la ressource des ruches en tulle ou en crêpe lisse, accompagnées de riches dentelles. Nous connaissons des femmes extrêmement élégantes qui ne mettent jamais autre chose; elles ont adopté les plissés en organdi à bords de valenciennes pour les toilettes simples, leurs corsages ayant un col montant plat ou ruché, et les plissés ou ruches de crêpe lisse pour robes habillées. C'est un exemple à suivre, aux eaux particulièrement.

Les MODISTES tiennent tête à la morte saison, — car nous y sommes assurément, — celles surtout qui ont leurs magasins au rez-de-chaussée; leurs vitrines sont remplies des objets les plus séduisants et fourmillent de jolis modèles. Nous y avons vu des coiffures de petites filles on ne peut plus gracieuses; citons notamment un chapeau *Niçois* couvert de soie bleue ou rose, puis recouvert de clair organdi, légèrement boursiflé; des plissés coquillés, avec des nœuds papillon en ruban assorti, complètent cet ensemble charmant.

La valenciennes, qui tient aujourd'hui une place de plus en plus importante et marquée dans les modes, est fort employée comme garniture de chapeau. Nous avons vu, en ce sens, une gracieuse combinaison: c'est un chapeau de paille noire, à calotte plate, à passe enlevée et doublée de soie crème; longue barbe en organdi très-clair, large de trois à quatre centimètres. Cette barbe, prise par le milieu, forme des coques légères dans le haut de la calotte, lesquelles se groupent avec des branches de cassis et de pâles roses églantines; elles entourent ensuite la calotte en se fixant dans le bas par un feuillage élégant; de là, les deux bouts de la barbe, devenus des mentonnières, vont se nouer sous le menton. Sous la passe, un bandeau composé des mêmes éléments, c'est-à-dire de dentelle, de cassis et de roses, termine le chapeau.

Le goût du jour, qui en fait de chapeaux est aux gros paillassons, est aussi à la riche dentelle pour les garnir; c'est vraiment un étrange contre-sens que cet aliage. Un chapeau de cette nature a quelque chose de très-orgueilleux; ne semble-t-il pas dire à tout venant: « Ma paille est grosse, je le sais, et elle n'a point de valeur! Mais voyez comme mes dentelles sont belles! nulle autre femme n'en possède de semblables: c'est pour les faire ressortir que j'ai choisi cette paille! » C'est ainsi que la pensée se reflète dans les détails mêmes de la toilette.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 273.

TOILETTE DE PROMENADE. — Costume en taffetas bleu de mer et mousseline de laine bleu pâle. — Jupons en taffetas, à courte traîne, entouré d'un plissé « à la vieille » en mousseline de laine. — Tunique en mousseline de laine, encadrée d'un liséré de taffetas et relevée en pouff derrière, d'où elle retombe en un seul pan. — Basquine de même étoffe, dont les deux côtés viennent se fixer derrière, au moyen d'une patte boutonnée, sur un milieu de dos en taffetas formant une basque ronde. Manches de taffetas, avec cornet en laine. Poches dans le bas de la basquine, de chaque côté devant, ornées de nœuds de taffetas. — Lingerie en batiste plissée. — Chapeau paillason noir, garni de fleurs des champs dessous, et dessus d'une longue écharpe en gaze blanche; celle-ci est drapée autour de la calotte et forme derrière un gracieux froufrou, d'où s'échappe une aile d'oiseau à reflets bleuâtres. Le bout de l'écharpe reste flottant.

DG. N° 543.

TOILETTES DE PLAGE. — 1. Petite fille de quatre ans; costume de toile écru et toile bleue. — Jupons écru et tout plissé à plis plats. — Tablier bleu coupé et bordé par des biais écrus, fermé derrière avec un large nœud de ruban bleu. — Corsage bleu, à basque fendue au milieu derrière; bordure et manches en toile écru. — Lingerie plate en toile blanche. — Chapeau de paille noire, garni de ruban bleu et d'une guirlande de muguet.

2. Petite fille de cinq à six ans; costume de toile bleue. — Jupons court, entouré d'un volant en toile rayée de deux tons bleus, avec tête couléssée et ruchée. — Corsage à plis creux, en toile bleue unie; col rabattu, parement des manches et ceinture nouée derrière, en toile rayée. — Lingerie plate en toile blanche. — Chapeau genre *Chinois*, en paille brune, garni sur le sommet de ruban marron et d'un groupe de myosotis.

3. Costume duchesse et pèlerine-dolman en tissu de broderie anglaise. Les devants, coupés de forme princesse, constituent un long tablier, indépendant derrière, où il est relevé et fixé avec un large nœud de ruban bleu. Le dos du vêtement est une pèlerine, qui tient aux devants par les coutures d'épaule et les entournures des bras; celles-ci sont disposées comme celles du dolman. Une ceinture placée au milieu de la pèlerine maintient le vêtement par dessous et le serre à la taille. Dentelle en broderie assortie placée sur tous les bords, et cascade de nœuds de ruban bleu sur le milieu des devants. — Chapeau à fond mou, en foulard blanc noué sur le côté; passe relevée, couverte de velours noir. Une guirlande de coquelicots et de marguerites entoure le dessous du chapeau et forme traîne derrière.

4. Toilette très-élégante, en faille bleu marine et faille crème. — Jupons à longue traîne, très-complicé dans sa façon et ne formant pourtant qu'une seule pièce. Le devant est d'abord entouré, dans le bas, d'un petit plissé en faille crème et d'un volant de 25 cent. monté par groupes de trois plis creux, dont la tête est fixée par des coulisses. Un peu au-dessus de cette garniture, la jupe est entourée de deux plissés en faille bleue et faille crème, posés ensemble sous un biais crème, très-étroit. Deux écharpes de faille bleue, entourées de plissés crème ornent les côtés; des nœuds de ruban bleu les resserrent gracieusement de place en place. Un volant de 40 cent., garni d'un plissé crème, termine le jupon derrière, sous la partie qui forme la traîne. Ce sont deux largeurs supplémentaires qui constituent le dessus et donnent à cette toilette le caractère d'élégance qu'elle possède. A ces largeurs sont assujettis, de chaque côté, deux larges revers en faille crème, entourés de plissés et qui fixent le tout aux coutures de côté de la jupe. Ainsi combinées, ces deux largeurs forment un pouff dans le haut derrière et se réunissent ensuite au milieu, sous des nœuds de ruban bleu. — Corsage cuirasse, ouvert en châle par des revers, et garni de plissés en pareil. Le bas des manches est orné d'un haut plissé en faille crème, avec nœud de ruban bleu. — Lingerie ruchée, en dentelle blanche. — Chapeau de paille noire, garni d'une écharpe en gaze crème, couvrant tout le dessus, et dont le bout est flottant. Roses thé sur le côté.

5. Costume en taffetas et foulard de deux nuances (violet et lilas). — Jupons à traîne, en taffetas violet, entouré d'un volant de 25 cent. ruché à plis creux et soutenu dans le bas par une ruche double, de 6 à 8 cent.; ce volant est surmonté d'un bouillonné à deux têtes ruchées, représentant une hauteur égale. — Tunique en foulard lilas, entourée d'un plissé de taffetas violet et d'une guipure blanche. Cette tunique, taillée dans le genre du tablier et posée de côté, est serrée et drapée à gauche par un gros nœud à pan unique. — Cuirasse en foulard lilas, avec col *Médicis*, revers et manches en taffetas violet. — Lingerie ouverte, en dentelle ruchée. — Chapeau de paille à passe enlevée et doublée de soie lilas. Bandeau de feuillage et rose mousse dessous. Écharpe de gaze violette et fleurs pareilles, groupées ensemble sur la calotte.

6. Costume en vigogne beige. — Jupons et tunique simples. — Corsage à basque, genre *peplum*, complètement rayé de galons en tresse noire. La manche, garnie de même sur le dessus, est terminée par un plissé. — Lingerie en nansouck festonné. — Chapeau de paille d'Italie, couvert de feuillets mortes montées en traîne et mélangées de roses rouges.

7. Costume en toile unie, bleu pâle, et toile de même nuance à rayures rose pâle. — Jupons à courte traîne, entouré d'un volant qui termine un plissé garni de dentelle torchon. Ce volant, monté par une tête bouillonnée, est surmonté d'un autre plissé. — Tablier en toile rayée, encadré d'un plissé de même étoffe, qui se termine comme les précédents et qui forme derrière un coquillé. Un nœud de ruban bleu ferme le tablier derrière. — Corsage cuirasse en toile rayée, garni de plissés semblables aux autres. Col montant, ouvert devant par un revers, avec nœud de ruban bleu au bas de l'ouverture. Parements plissés et nœuds au bas des manches. — Lingerie en organdi plissé. — Chapeau paillason, à passe enlevée et doublée de soie bleu pâle, avec bandeau de bluets et de boutons d'or. Filet écru, à franges, entourant la calotte, et groupe de bluets pâles.

Nota. — Voir les autres descriptions à la page 384.



Jules David
L'ouv. imp. r. des Miroirs, 56.

Ad. Goubaud & Fils 1248
Ed. Goubaud & Fils, 81, Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffures de M^{me} H^{me} Du Riez, M^{me} Huloy, & Rubans et Passementerie Ala Ville de Lyon.

Perfums et Couronnes de P. de Plument & Vivienne, 33 - Perfums de Violet Boulevard des Capucines, 12.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Goubaud & Son, 3a Henrietta Street Covent Garden W.C.



C
Modèle de c

PLANCHE G. N° 548. — DESCRIPTION, PAGE 374.



CHAPEAU, LINGERIE, DÉTAILS DE MODES

Modèle de chapeau de Mme Ostroski (rue de la Chaussée d'Antin, 81).

CAUSERIE

C'en est fait : le baromètre a cessé ses folles équipées et le temps s'est remis enfin au beau fixe, ce qui nous promet un mois d'août convenable. Les amateurs de villégiature ont vite profité de cette embellie pour aller refaire leur santé en s'abreuvant aux sources en vogue ou en se trempant dans l'onde amère, et Paris, livré à lui-même, — n'ayant plus pour se distraire le moindre sultan de Zanzibar ou d'autres lieux, — se console de son mieux en assistant aujourd'hui à une représentation, demain à un concert pour les inondés, ou en visitant tour à tour les deux expositions internationales qui occupent les Tuileries et le Palais de l'Industrie.

Disons tout de suite, à propos des inondés, que les souscriptions recueillies, au moment où nous écrivons, ont dépassé le chiffre de treize millions. Certes, ce chiffre est loin de représenter le total des pertes subies, mais il n'en a pas moins son importance, et si l'on songe au nombre des souscripteurs qui ont concouru à le former, à la quantité d'oboles dont il se compose, on est doublement heureux de constater que jamais œuvre de charité n'était arrivée à un pareil résultat. Jamais on n'avait vu se réunir avec autant d'empressement dans une même pensée les grandes et les petites bourses, l'aristocratie et le commerce, le monde des salons et celui des ateliers ; jamais plus de zèle n'avait été mis par les artistes et les travailleurs au service d'une infortune publique, et jamais non plus nation n'avait trouvé chez ses voisins une plus sympathique et plus touchante assistance.

Nous avons déjà dit avec quelle ingéniosité tout le monde s'occupait de faire affluer les subsides. Quoi qu'on fasse, il n'est pas de moyen plus pratique, ni plus fructueux, que les concerts et les loteries : aussi nous faisons-nous un devoir d'appeler l'attention sur un acte de généreuse initiative, qui fait le plus grand honneur au personnel de la Manufacture de porcelaines de Sèvres.

Tout le monde, dans ce grand établissement, a voulu contribuer, pour sa part et selon son talent, à l'œuvre de réparation qui met en mouvement tous les cœurs, et chacun — parmi les peintres, sculpteurs, doreurs, ciseleurs, modeleurs, mouleurs et tourneurs — a composé un lot dont il a fait don. L'exposition de cette loterie, d'un intérêt exceptionnel, aura lieu à la Manufacture, à partir du 15 août, tous les jours pendant un mois. Il y a des lots de 10, 20, 30, 50 et 100 francs ; d'autres, de plus haute valeur, s'élèvent jusqu'à 1,200 francs. Le prix des billets a été fixé à la modique somme d'un franc, et l'on peut se procurer des billets en envoyant par la poste le montant à l'administration de la Manufacture. Le produit en sera versé intégralement au Comité de patronage présidé par Mme la duchesse de Magenta.

Nous avons tenu à donner tous ces détails, persuadé que nos lecteurs et lectrices seront enchantés de mettre à profit l'occasion qui se présente et de se faire à si bon compte, dans une œuvre de ce genre, les collaborateurs du personnel de la manufacture de Sèvres.

L'Exposition des industries maritimes et fluviales a été ouverte officiellement le 10 juillet. Cérémonie d'inauguration, discours officiel, lecture d'une pièce de vers par M. Taillade, exécution d'un hymne à la mer, banquet avec accompagnement d'orchestre, tout s'est passé selon la formule. Depuis lors, la foule n'a point cessé d'affluer dans les galeries du Palais de l'Industrie, et le chiffre des visiteurs s'est élevé jusqu'à 15,000 dans une même journée.

Quelque intérêt que présente cette exhibition si complexe et si variée, c'est à peine si on peut la mettre en parallèle avec la magnifique exposition organisée par le Congrès international des sciences géographiques, et qui occupe aux Tuileries, en même temps que le pavillon de Fiore, toute la terrasse du bord de l'eau. Là s'étalent sous les yeux les collections les plus rares et

les plus curieuses : armes et objets des temps primitifs ; le trésor rapporté de Khiva par le général Kaufmann ; le fac-simile du météorite trouvé par le professeur suédois Nordenkiöld au Groënland. — L'original de ce bolide métallique pèse 20,000 kilogrammes. Le modèle en gypse, qu'on a dû diviser en deux parties, ne pèse pas moins de 8,000 kilogrammes. — Puis ce sont des cartes de tous les pays du monde : cartes des déserts et des mers polaires, carte de l'Himalaya à vol d'oiseau ; panorama de Port-Saïd et de la ville de Suez, etc. ; sans oublier la grande carte de France de l'état-major, formant un seul panneau composé de 274 feuillets. Cette carte a 22 mètres de hauteur sur 14 de largeur. Joignez à cela d'innombrables curiosités de toutes sortes, et vous comprendrez le plaisir qu'on éprouve non-seulement à parcourir cette exposition, mais à y revenir.

Par une coïncidence bizarre, au moment où l'attention publique se trouve amenée d'une part vers les choses de la navigation, de l'autre vers les sciences géographiques, nous avons à enregistrer la mort, à l'âge de soixante-onze ans, d'une femme qui a marqué sa place dans ce double domaine et dont le nom reste à jamais célèbre. On devine qu'il s'agit de lady Franklin.

C'est en 1825 qu'elle épousa le célèbre et infortuné navigateur. Elle l'accompagna dans toutes ses expéditions, et en 1836 elle partit avec lui pour la terre de Van Diemen, où il venait d'être nommé gouverneur. En 1845, sir John Franklin quitta l'Angleterre avec l'*Erebus* et le *Terror*, pour entreprendre une dernière expédition aux mers arctiques ; le 12 juillet de cette année, il était dans le détroit de Lancaster : depuis lors, on n'eut plus de ses nouvelles.

On sait que toutes les tentatives faites, soit par le gouvernement anglais, soit par lady Franklin elle-même, pour retrouver l'illustre explorateur, sont demeurées infructueuses. De 1848 en 1854, ces tentatives se renouvelèrent chaque année et coûtèrent, dit-on, à l'Angleterre plus de vingt millions de francs. Lady Franklin y employa elle-même presque toute sa fortune ; elle organisa successivement quatre expéditions, et c'est dans l'une d'elles que périt le lieutenant Bellot.

Au mois de juillet 1854, le capitaine Rae publia un rapport annonçant que sir John Franklin était mort de faim, avec une trentaine de ses hommes, à soixante milles de l'anse de Ferry. Divers objets lui ayant appartenu furent découverts sur la glace.

De nouvelles expéditions eurent lieu. Le gouvernement anglais refusa de continuer les recherches, mais lady Franklin ne se découragea pas. Elle ne voulait pas croire à la mort de son mari. Avec le concours de quelques amis, elle entreprit une dernière expédition en 1857. Près du cap Victoria, dans l'île King-William, on découvrit une boîte en fer-blanc ayant appartenu à Franklin ; dans cette boîte, quelques lignes écrites à la main annonçaient que l'*Erebus* et le *Terror* avaient été pris dans les glaces en septembre 1846, que Franklin était mort le 11 juin 1847, et que les deux navires avaient été abandonnés le 22 avril 1848. On retrouva des squelettes et des débris de navires. Cette fois, le doute n'était plus permis.

Lady Franklin eut, du moins la consolation de prouver, par la position des navires, que son mari, en mourant, avait découvert le passage du nord-ouest.

En 1862, elle entreprit un voyage autour du monde. Elle s'occupait, en même temps, de recueillir les documents relatifs aux explorations de son mari. Dans ce but, elle a offert 500,000 fr. de récompense à qui trouvera le journal du bord de sir John Franklin.

La Société royale de géographie de Londres avait décerné une médaille d'or à lady Franklin ; mais la postérité l'honorera encore davantage en conservant le nom de cette vaillante femme à côté de celui du grand voyageur auquel fut consacrée sa vie.

Ludovic SAUVEUR.

LES REINES DE BEAUTÉ

Le dénouement prévu de toute comédie mondaine est, au salon comme au théâtre, le mariage des acteurs qui y ont joué, les uns les jeunes premiers, les autres les ingénues. On s'est vu à la cour, à la ville, on a dansé, valsé, échangé des pensées pendant deux mois : de ces rapports multiples sont nés une sympathie, une entente, et, finalement, un penchant, qui se traduit presque toujours par un aven réciproque ; de là, les nombreuses alliances qui se célèbrent actuellement en Angleterre.

C'est ordinairement la Reine de beauté, proclamée aux *drawing-rooms* du début de la saison, qui ouvre la marche de ces brillantes solennités du grand monde.

Reine de beauté ! Quelle couronne vaut celle-là ! Et que de prérogatives attachées à ce titre tant envié !

D'abord, la jeune fille, du jour où elle reçoit l'investiture de sa royauté, passe immédiatement à l'état d'idole ; les hommages des plus nobles et des plus riches prétendants sont à ses pieds ; d'un mot, d'un signe, elle peut faire un heureux. De la naissance, elle en a ; de dot, elle n'en a nul besoin, car il n'est pas de trésors qui vailent un de ses sourires. Elle exerce le commandement le plus absolu, le plus tyrannique, par la seule puissance de ses charmes, et surtout le prestige de son élection.

Ce n'est pas, toutefois, un sceptre facile à tenir que celui-là ; il faut se mettre en garde contre les entraînements du moment, résister aux impatients, enfin ne s'associer un maître qu'à bon escient, et régner insouciant et libre pendant ces jours si vite passés, qui précèdent la seconde royauté de la femme, — la maternité.

Nous ne savons si la favorite de 1875 a déjà fait choix d'un futur, mais on raconte que des paris considérables sont engagés pour ou contre celui des concurrents qui a le plus de chances d'arriver premier.

Il serait curieux de rechercher quelles ont été les destinées de ces souverainetés éphémères, qui, semblables à celles des lords-maires de la Cité de Londres, ne durent qu'une année. L'une d'elles, la comtesse de Syracuse, a failli devenir pour de bon reine de Naples, et quelques autres, à défaut de princes du sang, se sont alliées aux plus grands noms du Royaume-Uni.

Il existe d'ailleurs, croyons-nous, un livre d'or (*Book of Beauty*), consacré à perpétuer le souvenir de ces héroïnes du Grand Prix de Beauté.

Mais toutes ne sont pas appelées à un sort brillant et sans nuage. La beauté est parfois un don funeste, et l'on en pourrait citer, dans le nombre, qui l'ont payé de leur bonheur et même de leur vie.

Il en est une, entre autres, — que nous avons connue il y a bien des années, — qui a eu une fin des plus tragiques. Elle se nommait, si notre mémoire nous sert bien, miss Regina Cumberland. Son père, colonel de l'armée royale, avait reçu l'ordre d'aller prendre le commandement d'un régiment dans l'Inde. Il emmena sa fille à Calcutta.

On a dit que la vue de cette merveilleuse beauté fit une impression telle sur un chef indien, présent à une fête donnée à cette occasion par le gouverneur, qu'elle n'aurait pas été complètement étrangère à l'effroyable révolte qui, pendant longtemps, ensanglanta ce pays.

Ce qui est certain, c'est que, lorsqu'éclata l'épouvantable insurrection conduite par Nana-Saib, et que, dans un de ces combats meurtriers qui soulevèrent, à cette époque, l'indignation du monde entier, le colonel eut été tué, la jeune fille qui l'accompagnait dans cette campagne tomba au pouvoir du terrible chef.

Conduite en sa présence, et comprenant qu'elle n'aurait la vie sauve qu'à des conditions horribles, de prisonnière elle se fit accusatrice, écrasant d'un regard de mépris l'assassin de son père et de ses compatriotes.

Sa résistance opiniâtre fut son arrêt de mort.

Quelques heures plus tard, elle était impitoyablement massacrée.

E. G.

UN ROMAN CHINOIS

Les tribunaux ont retenti, il y a peu de temps, du nom de M. Tin-Tun-Ling, « lettré chinois de la province de Chang-Si ». Ils l'ont renvoyé absous de l'accusation du cas pendable de bigamie. Tout est pour le mieux, puisque nous devons à la prison préventive, supportée galamment, — comme on va le voir, — une nouvelle qui vaut mieux que beaucoup d'autres signées par des barbares de l'Occident.

M. Charles Aubert se déclare le traducteur de *La Petite pantoufle*, (tel est le titre de la nouvelle chinoise de M. Tin-Tun-Ling). M. Frédéric Chevalier a gravé, avec une spirituelle vraisemblance, six eaux-fortes chinoises, composées en feuilles de paravent. M. Richard Lesclide, éditeur, pour se conformer aux traditions typographiques du Céleste-Empire, a fait disposer la mise en pages de façon à ce que les feuillets soient lus en les retournant de droite à gauche. Le tout se présente tiré sur un papier gris qui joue à s'y méprendre le ton du papier de Chine, et cousu dans une couverture en toile, couleur du jaune impérial.

« Quatorze années sont tombées dans l'oubli depuis que j'ai quitté l'Empire du Milieu, dit M. Tin-Tun-Ling, dans sa préface, AU PUBLIC FRANÇAIS. J'ai marché sur la terre de vos ancêtres et j'ai trouvé les hommes de l'Occident bons et généreux.

« Un jour, — jour dix mille fois heureux, — j'ai rencontré Théophile Gautier. Son cœur était vaste et bienveillant ; il m'a ouvert sa maison, où je suis entré. Il fut pour moi comme un hôte céleste et une bienfaisante lumière... En 1872, — je ne gouvernais pas ma raison alors, — je me suis marié, et pour cette cause on m'a privé de ma liberté pendant plus de deux lunes. Mais j'étais sans colère et sans ressentiment, et, dans ma prison, j'ai écrit un livre qui vous fera connaître quelques usages de mon pays, lointain comme les étoiles.

« Le même soleil nous éclaire ; le même ciel nous abrite ; soyez pour moi comme des frères qui vivent sous le même toit, à la même clarté.

« Khong-Fou-Tseu (Confucius) a dit : Pou-Toun-Kido-Toun-Li. — Les religions sont diverses, la raison est une...

« Le cœur aussi.

« Que votre oreille daigne écouter mes paroles avec bon té. »

Nous voulons laisser au lecteur de cette nouvelle la surprise d'une lecture faite de droite à gauche. Disons seulement qu'à ces récits des tourments endurés par une jeune femme, à qui un mauvais bonze « aux yeux jaunes » a fait voler sa petite pantoufle par une imprudente camériste, qui se pend de remords, on sent fort bien que toutes ces bizarreries ironiques de l'auteur ne vous ont pas fait passer le cœur à droite. L'histoire, fort morale, a été écrite, dit M. Tin-Tun-Ling, « pour la gloire de Lang-Yin qui fut une épouse fidèle, — pour la joie des lecteurs bienveillants qui s'intéresseront à ses malheurs, — et pour servir d'exemple aux époux dont l'âme est agitée par les dragons de la jalousie. »

Ainsi soit-il !

HOP-FROG.





DESCRIPTION. PAGE 374.

26. 3. 30

MAMZELLE NINI

(NOUVELLE. — FIN.)

Un sourire, empreint à la fois de tristesse et de douce raillerie, vint aux lèvres de Laurent.

— Je te pardonne de bon cœur, fit-il, serrant cordialement la main de son ami. Mais laisse-moi te rappeler qu'il fut un temps où toi-même tu trouvais mamzelle Nini insupportable.

— Eh, j'étais de mauvaise foi ! J'avais peur de l'aimer déjà trop ! Comment, toi qui te prétends observateur, ne t'en est-tu pas aperçu ?

— Es-tu bien sûr que je ne m'en sois pas aperçu ? dit Laurent. C'est moi, cependant, qui, pour ne pas te laisser le loisir d'être parfaitement désagréable à mademoiselle Caroline en la contredisant à tout propos, comme tu avais commencé à le faire, ai conseillé à ton oncle de paraître avancer l'époque du départ de l'*Atlantique*.

— Est-il possible ? Ainsi, c'est presque à toi que je dois d'avoir épousé Caroline ?

— Mais, oui ! Je suis, il faut en convenir, bien récompensé de la peine que j'ai prise.

— Encore une fois, je te le dis, j'étais fou ! Mais pour me prouver que tu ne m'en veux pas, reste avec nous ; c'est moi maintenant qui t'en prie.

— Non, fit Laurent sérieusement. Dieu me préserve de troubler la paix de ton ménage ! Cette grande affection que tu portes à ta femme, et qui fait votre bonheur à tous deux, serait pour vous une cause cruelle de chagrin si, par ma présence, elle se changeait en jalousie.

— Je ne serai jamais jaloux de toi, mon ami, mon frère ! s'écria Gustave avec effusion.

— Si ! reprit Laurent, tu serais jaloux de moi, et peut-être le seras-tu aussi d'autres que moi. Mais, pour me remercier du sacrifice que je te fais en m'éloignant afin de ne pas troubler votre bonheur, permets-moi du moins de te donner un bon conseil. Tiens-toi en garde contre cette disposition à la jalousie que j'observe en toi. Elle vient de ton extrême affection pour ta femme, et pourtant, si tu t'y abandonnes, elle peut détruire à jamais non-seulement ton repos, mais encore le repos de celle que tu aimes tant.

— Tu m'effrayes ! dit Gustave devenu sérieux à son tour. Mais tu as trouvé le meilleur moyen de me corriger de cette méfiance ridicule. La pensée que je pourrais par d'injustes soupçons, rendre Caroline malheureuse suffira, j'en suis certain, pour me rappeler à la raison. Tu vois donc bien que maintenant rien ne s'oppose plus à ce que tu restes avec nous.

— Je te remercie de ton insistance, dit Laurent, dont la physionomie reprenait peu à peu son expression habituelle. Pour cette fois, je préfère partir ; mais j'accompagnerai sans doute encore le capitaine Morel à son prochain voyage, et si alors je vois que je puis rester sans t'inspirer aucune crainte, j'accepterai ton hospitalité.

Quelques jours plus tard, l'*Atlantique* quittait Rio avec un passager de moins. Gustave éprouvait un regret sincère en se séparant de son oncle et de son ami ; cependant nous n'oserions pas affirmer qu'au fond de l'âme il fut positivement fâché de n'avoir pu décider Laurent à rester.

La crainte qu'avait exprimée M. Servan de retomber dans l'état de faiblesse intellectuelle où il avait été pendant plusieurs années, était loin de se réaliser. Ses facultés semblaient, au contraire, se fortifier par l'exercice ; son jugement était sûr, et son esprit avait une lucidité surprenante. Gustave et sa femme s'en remettaient complètement à lui du soin de tout diriger, et

la nourrice Maria prétendait que le mariage de « la petite mamzelle » avait porté bonheur à l'habitation.

Gustave et « Nini », ainsi qu'il aimait à l'appeler, avaient repris leurs promenades du matin, et les visites à l'école, et les minutieuses instructions à « maman Nor » pour les soins à donner aux petits orphelins confiés à sa garde.

Un matin, en revenant d'une de leurs excursions habituelles, Gustave s'avisait de parler à sa femme de « l'idéal » auquel il avait rêvé pendant si longtemps.

— Comme on est extravagant quand on est jeune ! fit-il avec un superbe dédain. Si encore cet idéal avait eu un type de grâce et de beauté ; mais pas du tout. Imaginez-vous, Nini, une grande femme brune, à l'air sévère, aussi insensible, aussi froide qu'une statue de marbre ; toujours triste, toujours maussade...

— Le portrait est joli ! interrompit Nini en riant ; je suppose qu'autrefois vous n'auriez pas ainsi décrit votre idéal. Je me souviens même que vous avez paru très-mécontent, le jour où votre ami m'en a parlé.

— J'avais peur que vous ne fussiez jalouse de cet idéal qui m'avait tant occupé et auquel Laurent disait — avec raison — que vous ne ressembliez nullement.

— Jalouse ? de cet idéal ? Oh ! par exemple, il n'y avait pas de danger ! s'écria Nini riant de plus belle. Je savais bien déjà que ces héros imaginaires sont vite effacés de notre esprit dès qu'apparaissent des personnages réels, alors même que ceux-ci ne seraient pas tout à fait aussi dignes d'admiration que les autres.

Ceci dit avec un peu de malice, Nini pria son mari de se reposer un instant en l'attendant, et entrant à la grande case, elle en ressortit presque aussitôt, tenant à la main un cahier élégamment relié, qu'elle présenta à Gustave.

— Lisez, dit-elle, et vous verrez que, moi aussi, j'avais un idéal qui ne vous ressemblait pas.

Gustave ouvrit vivement le cahier.

C'était le journal de « mamzelle Nini » jusqu'à l'époque de son mariage.

Elle lui indiqua du doigt un passage écrit deux ou trois mois avant l'arrivée de l'*Atlantique*, et le jeune homme lut à haute voix les lignes suivantes :

« Si je me marie, je veux épouser un officier. Je veux que mon prétendu soit grand, qu'il ait le teint pâle, les cheveux et la barbe noirs, avec de grands yeux bleus. Il sera très-brave, — ceci est tout simple pour un officier. — Il dansera bien, sera bon musicien ; je tiens surtout à ce qu'il ne soit pas Parisien. Je serais très-fière s'il avait pris part à plusieurs batailles et s'il portait des décorations. »

Gustave resta longtemps les yeux fixés sur ce passage, qu'il relut encore comme s'il eût voulu l'apprendre par cœur. Le neveu du capitaine Morel était Parisien, il était de taille moyenne, avait les cheveux châtain clair, les yeux noirs et ne portait pas de barbe. Ce n'était pas un poltron, mais il n'avait jamais eu d'occasion sérieuse de faire preuve de bravoure ; il avait horreur de la musique, dansait fort mal, n'avait jamais pris part à aucune bataille et ne portait pas la moindre décoration.

Après avoir lu et relu le paragraphe indiqué par Nini, Gustave regarda sa femme avec un peu d'inquiétude.

— Voilà qui doit me faire craindre de perdre un jour votre affection, dit-il d'un ton plus sérieux que ne le comportait la circonstance.

Nini frappa dans ses mains en riant comme un enfant.

— Avez-vous plus peur de mon idéal que je n'ai peur du vôtre ? demanda-t-elle vivement. Ce grand officier à barbe noire me paraît tout aussi ridicule maintenant que votre dame à l'air grave et mélancolique. Comme vous le dites, on est extravagant quand on est jeune. Lorsque nous avons fait des rêves, nous

LA CHANSON DES

JANVIER DE PRINTEMPS

à paraître...

de la nature qui

nous ouvrir ? disais

à donner le joyeux

et les farvettes frileuses.

qui se laissent attendre con

de la pose, se disaient e

semble de la familiarité !

le soleil est arrivé

que ses rayons n'étaient

dans qu'arrivèrent jadis ses

régulière.

de leur, depuis les lilas

de leur, qui se sont pas aussi

étions des enfants! Mais maintenant nous comprenons tous deux que de pareils rêves ne signifient rien et que la Providence sait bien mieux arranger notre bonheur que nous ne l'arrangerions nous-mêmes si nos rêves se réalisaient.

— Oui, dit gravement Gustave en prenant affectueusement la main de sa jeune femme, vous avez raison, Nini; la Providence arrange tout pour le mieux en dépit de nos efforts insensés pour faire notre malheur à nous-mêmes. Je crois que, comme le dit souvent votre nourrice Maria, les mariages sont écrits au ciel, et c'est une grande folie que de vouloir les arranger d'après les calculs de notre pauvre sagesse humaine.

Marie GUERRIER DE HAUPT.

LA CHANSON DES MOUCHES

(HISTOIRE DU PRINTEMPS DERNIER.)

Le soleil a paru enfin... Il s'est fait attendre quelque peu à cette fête charmante de la nature qui a nom le Printemps.

— Qui viendra nous ouvrir? disaient les roses délicates.

— Qui nous donnera le joyeux signal des concerts en plein air? disaient les fauvettes frileuses.

— Le soleil se laissant attendre comme un personnage important et *faisant du genre*, se disaient entre elles les étoiles médiantes, c'est le comble de la fatuité!

En fin de compte, le soleil est arrivé.

Il a prétexté que ses rayons n'étaient pas au complet et que, depuis Phaëton qui surmena jadis ses chevaux, l'attelage n'eût jamais une allure régulière.

Toutes les fleurs, depuis les lilas coquets jusqu'aux petites violettes des bois, qui ne sont pas aussi modestes qu'on veut nous le faire croire, puisqu'elles se trahissent, — comme une Anglaise inondée de muse, — par leur parfum, toutes les princesses de l'empire de Flore prirent la défense de l'astre en retard.

Et il a été bien reçu à Paris par tout le monde, sans distinction d'opinion politique.

Ce soleil est bien le plus grand effronté que je connaisse.

On nous a parlé des sylphes qui se font minces comme les blonds cheveux de Vénus pour entrer avec le vent, à travers les jointures des fenêtres et les plis des rideaux de mousseline ou de velours. Mais les sylphes sont des Auvergnats à côté du soleil, pénétrant dans les demeures les plus secrètes.

Vous aurez beau vous calfeutrer, madame la marquise, pour que personne ne puisse surprendre cette opulence de votre beauté qui nuit, selon vous, à votre modestie comme chrétienne, à votre distinction comme femme du monde. Vous aurez beau laisser clos volets, jalousies et courtines, et essayer de faire la nuit durant le jour. Vous pouvez, en fermant vos paupières charmantes, baisser la rampe de vos éblouissants regards... Mais vous ne ferez pas dire à l'ami Soleil :

— Madame n'y est pas.

Le drôle se glisse à travers tous les obstacles. Il lance son rayon turbulent et indiscret en tous lieux. Et au moment où vous vous y attendrez le moins, il viendra éclairer vos blanches épaules, pour prouver une fois de plus qu'il peut y avoir du feu sur et sous la neige.

Au reste, il convient de ne pas trop se scandaliser de ces hardiesses.

Le visiteur est si délicat!...

Il éclaire vos perfections physiques à la façon de la lumière électrique qui met en relief les almées et les ondines de nos théâtres.

Et puis son contact est si léger!

Jamais il ne lui est arrivé de chiffonner la collerette de la plus insouciant marguerite.

Done, le soleil est entré chez moi l'autre matin, avec un petit air capable, faisant étinceler le modeste miroir dont le propriétaire a orné le local que je peuple, colorant mon unique verre et le bouchon de ma carafe de toutes les nuances du prisme.

Il ne fut pas plutôt arrivé que ce fut fête dans mon grenier.

Éclairez une salle de bal : on dansera cinq minutes après.

Le soleil n'avait pas plutôt illuminé à *giorno* ma chambre de célibataire que la contredanse la plus folle, la plus bruyante, la plus fantaisiste y prenait ses ébats.

Une embrasure de fenêtre demeurée ouverte avait livré issue aux chorégraphes.

Ils étaient dix, ils étaient vingt, ils étaient cent. Ils s'appelaient *légion*, comme tous les adeptes d'une philosophie quelconque.

Et ils se donnaient du plaisir et du mouvement, sans se douter qu'un empereur avait persécuté leurs ancêtres et que l'art moderne s'est ingénié à trouver les moyens de les décimer.

Le quadrille dansant avait lieu au plafond. Comme dans les rondes villageoises où l'orchestre fait défaut, c'étaient les danseurs eux-mêmes qui chantaient le rythme.

Ce que je voyais à travers les rayons du soleil... c'étaient des mouches.

Oui, ma bien-aimée lectrice, — vous qui faites à ma prose l'insigne honneur de la suivre de vos yeux charmants, comme nos pères parsemaient de poudre d'or les lignes sorties toutes noires de leur plume, — oui, c'est un gai spectacle que celui des insectes joyeux célébrant, par des chants et des danses, l'époque du renouveau. Ils ont l'espace et la liberté. Leurs chansons ne nécessitent pas l'estampille de la commission de colportage. Ils représentent à nos yeux distraits l'insouciance et le bonheur.

Pour moi, la *Chanson des mouches* est un souvenir... Un souvenir triste et sombre; — une lugubre éphéméride.

Le soleil a beau dorer toutes les choses, le crêpe de la veuve et le cyprès du cimetière, ma pensée demeure en grand deuil à la vue de ces ébats folâtres.

C'est une mélancolique histoire.

Voulez-vous, tandis qu'un nuage passager couvre le ciel, que je vous en fasse la publique confidence?

Les rayons vermeils se sont retirés discrètement. Les petits danseurs du plafond, comme nos danseuses au bal, sont à se reposer çà et là.

Écoutez donc, si vous le voulez bien, ma simple narration.

Frida, malgré son nom suédois, était née à Paris. On l'avait appelée ainsi parce qu'elle vint au monde au milieu d'un rude hiver.

Elle était née riche, — les fourrures rares et les flanelles fines ne lui firent pas défaut, — et, bien que délicate comme l'anémone dont elle avait l'éclatante blancheur, elle vécut.

Seulement le vieux médecin de la famille avait dit :

— Il ne faut à cette enfant aucune émotion vive; si le fourreau est de velours, que la lame ne soit pas d'acier; si le corps est faible, que l'âme ne soit pas indomptable.

Si nous savions devoir mourir jeunes, combien nous nous presserions de jouir de la vie! « Nous aimerions double, » disait madame de Staël.

Frida ne sut jamais de quels terribles pronostics sa venue dans ce monde fut saluée.

Elle grandit en grâce et en beauté.

Elle apprit sans étudier; elle devina plutôt qu'elle n'approfondit.

Elle raffolait de musique: non de cette musique sautillante, vulgaire, sans caractère et sans grandeur; mais de l'œuvre des maîtres, œuvre grave dans ses mélodies, où le son remplace la parole pour représenter l'idée.

Son morceau favori était un caprice de Mozart, un bijou de musique imitative, un de ces éclats de diamant qui ont conservé toutes les lueurs incandescentes de la pierre dont ils proviennent.

C'était une sorte de bruissement sourd, tout d'abord, distinct ensuite et se fondant dans la plus suave harmonie...

Une véritable symphonie mystique, douce à faire mourir, — mille voix faibles se groupant dans un *forte* splendide.

Ce morceau, que nos musiciens modernes apprécient depuis longtemps, s'appelait :

LA CHANSON DES MOUCHES.

Frida eut, un beau jour, dix-neuf ans; l'enfant était devenue femme, l'ange s'était fait amour.

Non un de ces amours de Boucher, gras, joufflu, aux ailes étendues, au sourire hébété; mais un amour pâle, mignon, timide, se cachant sous ses propres ailes.

On eut beau enfermer Frida dans le huis-clos de la vie de famille. Elle aima, par l'unique raison qu'elle se sentit aimée.

Une nature féminine vraiment poétique, élevée, ne prend pas l'initiative de l'amour : elle l'ignore.

La harpe éolienne est muette loin du contact qui fait soupirer ses cordes harmonieuses.

Frida fut aimée, et elle aima, dès qu'elle se sut assez bonne, assez belle pour inspirer une véritable affection.

Celui qui l'aimait et qu'elle aimait était un jeune homme bien simple, un fervent admirateur de la nature, habitant les champs.

Il avait étudié l'œuvre de la création.

On a dit que M. de Buffon garnissait ses poignets de manchettes de fine dentelle pour écrire ses œuvres immortelles.

Le naturaliste anglais Adams se mettait en frac et en cravate blanche pour descendre dans son jardin. Il soutenait qu'il était absolument incivil de se présenter en négligé devant les tulipes et les roses, si admirablement parées des robes les plus éblouissantes.

— Si je me montrais, disait-il, dans un parterre en veste de fantaisie et en souliers sans boucles d'argent, il me semblerait que la plus modeste pivoine doit me regarder de travers, — et que la violette la moins farouche va se cacher sous un voile d'herbe verte pour ne pas apercevoir un amoureux de Flore aussi irrespectueux que moi.

Notre jeune cultivateur n'avait pas ces élégantes recherches.

Il abordait les fleurs non-seulement comme leur amant, mais aussi comme leur domestique. Il arrivait presque toujours en manches de chemise la bêche d'une main, l'arrosoir de l'autre, et leur donnait les soins les plus assidus.

C'était un horticulteur d'une grande distinction. Non un de ces savants d'Académie qui discutent la théorie dans l'absolue ignorance de la pratique; mais un témoin attentif aux merveilles de la nature, épiait ses radieux caprices, constatant ses progrès nouveaux.

Abel de Villeneuve avait hérité du petit domaine de son père, et il avait résolu de l'habiter, de le cultiver, de passer sa vie dans le calme et la tradition de l'asile paternel.

Il vivait donc, depuis son enfance, dans le petit domaine dont il était l'unique possesseur.

La maison n'avait pas de numéro. Mais on n'avait qu'à demander au premier pauvre qu'on rencontrait : il connaissait bien la porte hospitalière.

Abel vivait donc au milieu des fleurs et des oiseaux chantants, sans plaisirs et sans peines.

De temps en temps, il envoyait une communication à l'Académie des sciences.

Il épiait surtout les mœurs des insectes. Il creusait un trou dans la terre de son jardin et il suivait avec intérêt les innombrables petites bêtes qui fuyaient éperdues devant son intrusion inattendue.

Il venait troubler la tranquillité de l'argile qui loge tant d'êtres organisés, mais pas une créature vivante n'échappait à son investigation. Et il arrivait, à force de patience, d'observation per-

sévérante, à surprendre certains secrets, précieux à l'étude complète de l'histoire naturelle.

On citait dans les annales des sociétés savantes son expérimentation sur les fourmis.

On connaît depuis bien longtemps les mœurs des fourmilières, l'organisation des travaux de ces vigilants insectes, l'ordre et la discipline dont ils montrent l'édifiant exemple.

« Ce sont les fourmis qui ont créé les premiers docks, » disait le comte de Gasparin.

On croyait qu'il n'y avait plus rien à découvrir relativement à ces infatigables travailleuses.

Abel montra que la science naturelle n'a jamais dit son dernier mot.

Voici comment l'expérience se produisit :

Abel reçut un jour d'un ami de la famille, habitant l'Espagne, une caisse de raisins frais de Malaga.

Le fruit était splendide, tout doré par le soleil.

La boîte, ouverte dans un dîner offert à des amis de collège, excita l'admiration générale. Jamais treille favorisée par un ciel fait d'émail bleu le jour, d'étoiles d'or la nuit, n'avait produit des grains semblables.

Tandis que ses anciens condisciples admiraient le produit de la vigne espagnole, Abel était absorbé par une autre poursuite. Du fruit vermeil, une créature vivante était sortie.

Elle avait fait dans la caisse de fruits un long voyage en chemin de fer. Elle sortait un peu effarée, légèrement intimidée.

Abel la recueillit avec un soin tout particulier.

La voyageuse était une fourmi.

Abel eut la patience de s'assurer du petit insecte. Il le plaça le lendemain dans le jardin, aux alentours d'une fourmilière. Et il examina comment l'étrangère était reçue.

On l'accueillit, on la laissa se mêler aux travailleuses en quête de matériaux.

Le rapport d'Abel à l'Académie des sciences, écrit avec la simplicité éloquente qui convient aux démonstrations pratiques, eut un succès retentissant.

L'horticulteur était classé parmi les savants; un siège l'attendait dans la docte compagnie dont il était devenu le très-aimé correspondant.

C'est au milieu de ces travaux si calmes, de ces études si puériles en apparence, que les parents du jeune cultivateur vinrent lui proposer un parti.

Une vieille tante s'était mis en tête de le marier.

La demoiselle avait toutes les qualités. C'était une cousine qu'il avait connue enfant. Une beauté fine et délicate, une âme douce et pure.

On lui fit rencontrer Frida dans une assemblée de famille. Il éprouva à sa vue un sentiment profond, irrésistible.

Tout naturaliste est quelque peu médecin.

Il y a plus d'une analogie entre jeune fille et jeune fleur, dont Chateaubriand a fait un poème charmant.

Abel contempla avec une émotion, avec une tendresse pleine de compassion, cette enfant adorable qui devait donner l'exemple mélancolique d'une grâce inconnue aux filles de la terre.

Avez-vous vu les fruits les plus vermeils? Ce sont les plus beaux qui sont mordus par le ver.

Frida ressemblait à ces chefs-d'œuvre de la nature.

Car déjà le lys se penchait sur sa tige. Les couleurs de carmin avaient disparu de ses joues. Ses lèvres avaient pâli, comme certaines miniatures du siècle dernier, dont les glacis sont tombés.

Les yeux seuls, splendides, lumineux, brillants comme des météores dans un ciel gris, les yeux étaient superbes d'esprit, d'intelligence et de naïveté réunis.

Tous les mouvements de ce corps svelte, amaigri par une maladie dévastatrice, semblaient produits par un souffle : car Frida, adorable, belle d'une beauté sésaphique, Frida était condamnée.

Abel le devinait, mais il voulait que cet ange pût emporter d'heureux souvenirs de ce monde. Il demanda sa main, et l'épousa par une belle journée de mai.

Ce jour-là, chez le jeune horticulteur, ce fut grande fête.

Les papillons mirent à grande vitesse leurs ailes diaprées, pour peupler les airs de couleurs mouvantes.

Les camélias revêtirent leurs robes les plus blanches.

Les roses déployèrent leurs camails du plus pur vermillon.

Les jasmins se firent beaux.

Les acacias parfumèrent les allées.

Toutes les fleurs nées dans la maison firent grande toilette pour fêter cette mariée, fleur nouvelle au logis, la première en grâce et en beauté.

Mais ce furent les danseuses du plafond qui s'en donnèrent à cœur joie. Un quadrille échevelé, plus bruyant que les *Clodoches*, plus infatigable que les *Frisettes* et les *Rigolettes* des bals parisiens, s'établit.

Les petites mouches dansèrent jusqu'à l'arrivée de la nuit, — jusqu'à la tombée du jour, comme dit le peuple dans son pittoresque langage.

Frida eut un époux, ou plutôt un ange gardien, un médecin, un ami de plus.

Était-ce le morceau de Mozart qui l'influençaient? Était-ce la gentillesse de l'insecte qui la charmait? La malade raffolait des mouches bourdonnant et dansant en rond.

Un jour, une mouche tomba dans le jardin au milieu d'une toile d'araignée.

— C'est la destinée, dit son mari, le naturaliste.

— Il importe peu! s'écria Frida; il faut la sauver.

Elle frappa le mur avec une branche de coudrier.

L'araignée rentra, terrifiée, dans le fond de sa toile. Et la mouche, dégagée par la jeune femme, reprit, au plus vite, le chemin de l'air.

Une autre fois, dans son cabinet d'études, Abel trempait ses lèvres dans un verre d'eau sucrée. Une mouche, attirée par la douceur du breuvage, s'y laissa tomber. Elle nageait comme elle pouvait, la pauvre, car ses ailes la gênaient.

Les enfants de l'air ne peuvent pas lutter contre les ondes. — Neptune n'a pas d'ailes, Amphitrite pas davantage.

Il s'organisa alors une combinaison de sauvetage.

Frida tira une fleur de sa chevelure et tendit la tige verdoyante à l'insecte aux ailes. La mouche monta sur la branche, un peu étourdie, un peu fatiguée.

On la saupoudra de sel pour lui faire rendre le liquide qu'elle avait absorbé. Elle se réveilla, secoua ses ailes, caressa avec ses petites pattes noires sa tête intelligente. Puis, une fois refortifiée, réchauffée, regaillardie... elle s'envola sans dire merci.

— Hélas! soupira Frida, elle est ingrate.

Depuis ce simple épisode, les deux époux regardèrent souvent les mouches danser autour de leurs têtes méditatives.

Et toujours la belle Frida, de plus en plus malade, disait à son mari avec un sourire de chérubin :

— Notre protégée doit être là...

L'été s'écoula trop rapidement.

La jeune femme perdait ses forces, mais elle conservait ses illusions. Elle aimait tant son mari, elle en était si fermement aimée!

Le soleil était encore beau, quoique moins ardent.

Elle ne songeait pas à sa mort prochaine. Couchée dans son lit de malade, elle répondait aux visiteurs :

— Je ne m'ennuie pas; j'ai, comme le grand roi, des divertissements pour charmer mes heures d'isolement; j'ai mes amis, mes *petits danseurs du roi*.

Et elle montrait les insectes joyeux dansant sans relâche autour d'une suspension garnie de fleurs de la saison.

De temps à autre, elle disait à son mari qui souriait pour cacher ses larmes :

— Joue-moi la *Chanson des mouches* de notre ami Mozart; il me semble que cela me fait du bien de l'entendre.

Et la douce malade, dont la vue commençait à s'obscurcir, ne voyait pas les larmes qui tombaient des yeux de l'exécutant sur les touches d'ivoire.

Un soir de septembre, par une froide rafale, les mouches disparurent.

Les heures se succédèrent, les frimas arrivèrent, Frida ne les vit pas.

C'était un ange exilé sur terre. On lui fit grâce, car on la rappela dans ce radieux séjour où étincellent les auréoles de tous les saints.

Elle ne vit que le jaunissement des feuilles. Elle ne constata que la fanaison des dernières roses sur leurs tiges allanguies.

Plus de soleil devant les fenêtres. Plus de chèvrefeuille curieux poussant son escalade jusqu'à la croisée entr'ouverte. Et, au plafond, plus de quadrille de mouches.

Frida se coucha pour ne plus se relever.

Le mari éprouva tous les tortures de la douleur. Il était médecin. Il pouvait suivre, symptôme par symptôme, la décadence de ce corps charmant qu'animait l'âme la plus immaculée.

Lamartine a dit qu'à chaque ami que la mort nous enlève, il meurt quelque chose en nous.

Abel se sentait périr à mesure que s'annihilait cette belle intelligence.

Parfois la malade, revenant soudainement à une idée fixe, demandait :

— Où sont les mouches du plafond?

— Les premiers froids les ont tuées.

— Ah! le froid tue donc?

— Oui, les petites tapageuses de l'air.

— Mais il en reste une ou deux!...

Et elle montrait les gentils insectes qui s'accrochaient à ses rideaux blancs.

— Elles ne chantent plus, c'est juste : on s'enroue l'hiver; il n'y a que les touches du piano qui ne s'enrouent pas. Joue encore la *Chanson des mouches*, ami : je vais rêver au retour du printemps.

Et le pauvre époux jouait le morceau favori. Et les touches d'ivoire étaient mouillées à la fin du morceau. Ses yeux n'avaient pu retenir leurs larmes.

Un soir de la fin de novembre, Frida eut une petite crise, un sourire, un soupir.

Puis elle ne bougea plus.

Son âme était partie sans bruit, sans prendre congé, comme les gens bien élevés quittent la bonne compagnie.

L'époux désolé ferma pieusement ses yeux bleus, lampes éteintes. Puis il plaça lui-même les trois bougies traditionnelles devant la morte.

Aucun phénomène ne se produit d'ordinaire après le décès d'un malade. Mais un incident, bien petit en apparence, se manifesta durant la nuit de veillée de la pauvre Frida.

On entendit tout d'abord un chant, un bourdonnement lent, presque plaintif...

Une mouche, la dernière de la saison, apparut entre les trois bougies. La flamme l'attirait : elle tourna, elle vola; elle tourbillonna tout en bourdonnant... Puis elle se brûla à la flamme et tomba calcinée et morte sur le lit mortuaire.

L'hiver était venu, les derniers soleils étaient partis.

Il n'y eut plus de chansons des mouches pendant longtemps dans la demeure désolée.

Léo LESPÈS.

Description de la gravure dans le texte G. n° 348.

1. Chapeau de paille nuance havane. — Passe plate, doublée de soie blanche, relevée d'un côté, avec demi-guirlande de géranium blanc placée dans le creux. Draperie de velours marron autour de la calotte; groupe de plumes ombrées, marron et havane, sur le sommet, avec une aile bleutée au milieu.

3. Col de soirée, en dentelle blanche, fermé [par un nœud de faille blanche.

3. Col rabattu et sous-manche en toile blanche, entourés d'une broderie mignonne.

4. Peignoir en nansouck, de forme princesse, entouré dans le bas d'un haut volant froncé. Le milieu, devant, est garni de boutons de nacre et de volants brodés qui les encadrent. Un plissé, posé à plat dans le haut du peignoir et soutenu par un entre-deux brodé, forme le col éventail. Fichu plissé, terminé par une bande plissée et fermé devant sous un nœud de ruban. Parement plissé, avec broderie, et volant plissé au bas des manches. Poches sur les côtés, encadrées de bandes brodées et ornées d'un nœud de ruban.

5. Peignoir en bazin, de forme princesse, entouré de trois petits volants surmontés d'un entre-deux brodé. Le milieu, devant, est rayé de plis creux et d'entre-deux brodés, avec boutons corozo blancs au milieu. Col rabattu, encadré d'un plissé, avec bouclettes de ruban devant et derrière. Le bas des manches est coulé et garni de plissés et de nœuds de ruban pareil.

6. Col de toile à coins rabattus et brodés.

Description de la planche coloriée n° 1248.

TOILETTES DE PLAGE. — 1. Costume en joli lainage de fantaisie écu, à petits pointillés marron, et madras assorti. — Jupon à traîne, entouré d'un volant de 15 à 20 cent. surmonté de plusieurs rangs de bouillons très-pressés. — Long tablier terminé par un plissé, drapé et relevé derrière où il est recouvert par une longue traîne en madras. — Corsage à basques rondes et bordure marron. Col montant et revers en faille marron. Manches en madras, à doubles parements croisés, bordés de marron, et terminées par des plissés de même couleur. Ceinture en madras, avec large nœud de ruban marron à boucle et pan flottants. — Chapeau marin en paille grise, entouré d'une écharpe de gaze bleue, avec aile marron posée en aigrette.

2. Costume de foulard croisé violet. — Jupon à traîne et pli Bulgare. Le haut de celui-ci est coulé et forme une tête ruchée qui s'agrafe sur le bord de la basque du corsage. Le reste du jupon est couvert de petits volants plissés. — Tablier arrondi, entouré de franges en soie violette mélangées de glands de paille; une bande plate, ornée de même, se rabat sur le haut du tablier qu'elle bride, et le tout réuni se drape près du pli Bulgare. — Corsage à courtes basques devant, à longues basques derrière, entourées de franges comme les précédentes. Col montant; fichu brodé de noir et entouré de franges dans le haut du corsage. Les manches, très-garnies, se composent de plis feuilletés, rayés par une bande brodée semblable au fichu; le bas est orné d'un plissé, d'un volant et d'une frange surmontant le tout. — Lingerie en batiste plissée. — Chapeau à fond mou blanc et diadème lilas. C'est une écharpe de gaze argentée qui forme le ond et un nœud à la bordelaise derrière, d'où les bouts tombent naturellement. Groupe de pensées jaunes sur le sommet, guirlande dessous.

REVUE DES MAGASINS

Les femmes iraient au bout du monde pour trouver un magasin qui satisfasse en même temps à ces deux lois : l'élégance et l'économie! Elles n'ont heureusement pas besoin d'aller si loin; il leur suffit, en effet, de se rendre rue de Rivoli, 8 et 10, au *Paradis des Dames*, où toutes les conditions désirables se trouvent réunies.

Dans nos précédentes revues, nous avons déjà donné un aperçu des avantages réels que cette maison de confiance offre à toutes les personnes qui s'adressent à elle, et celles de nos lectrices qui ont suivi nos conseils n'ont pas eu à s'en plaindre, nous le savons. Il en sera de même aujourd'hui, car les renseignements que nous avons recueillis au *Paradis des Dames* sont tout aussi importants que par le passé.

Signalons d'abord, pour ce qui est du salon de confection, une jolie série de vêtements de formes variées, dernières nouveautés de la saison, sur lesquels on fait de grands sacrifices en égard à la fin de saison, et que l'on vend en moyenne 35 fr. — Une affaire importante de waterproofs, à 12 fr. 75, très-bien conditionnés, affectant surtout la forme mac-farlane. — Un lot de châles carrés, tartan diagonale, pour bains de mer, en laine lé-

gère et boursoufflée, à rayures algériennes : 8 fr. 75. — Les fameux peignoirs en toile grise ou écru, couverts de broderies de deux teintes, si coquets dans leurs formes, avec col, poches et parements aux manches : 8 fr. 75. Ajoutons que leur succès va chaque jour grandissant.

Le comptoir de lingerie nous a montré un superbe trousseau exposé dans ses vitrines, établi dans les meilleures conditions de confortable élégance : chemises de jour en toile, brodées dans le haut; chemises en percale ornées d'entre-deux et de valenciennes; chemises de nuit simplement festonnées; camisoles richement garnies de broderies anglaises; corsages de dessus festonnés; pantalons variés; peignoirs blancs en piqué et broderie pleine, en bazin avec broderie anglaise, en mousseline ornée de plissés et de valenciennes. Chaque objet de ce trousseau très-soigné est d'une coupe excellente et d'une grâce accomplie, que rehaussent encore des nœuds de ruban et les liens en faveur bleue qui les retiennent.

Parmi les occasions à signaler au comptoir de lingerie, notons spécialement les jolis jupons en percale rayée, de toutes couleurs, et garnis de volants plissés en éventail, à 6 fr. 50.

Pour les bains de mer, informons nos lectrices qu'elles peuvent se procurer des costumes complets en escot, garnis de galons tranchants, à 6 fr. 90; des bonnets de toile cirée, à 1 fr. 25; des écharpes bachelieks en tricot zéphir, à 1 fr. 95; des ombrelles à l'épreuve de l'eau de mer, pour hommes et femmes, à 1 fr. 95.

Par l'ensemble des prix que nous venons d'indiquer, nos lectrices pourront se convaincre facilement que les grands magasins du *Paradis des Dames* l'emportent en bon marché sur la plupart des maisons parisiennes du même genre.

— Les corsets et les tournures de la maison de M. DE PLUMENT offrent particulièrement cet avantage, qu'ils suivent pas à pas les différentes variations de la mode.

Faut-il avoir, comme aujourd'hui, la taille longue et cambrée? Avec le corset *Sultane* et le corset *Élise*, on arrive sûrement à ce résultat.

Veut-on acquérir les grâces fuyantes des toilettes d'hier, ou préfère-t-on le léger boursoufflement annoncé pour celles de demain et demandé à grands cris par certaines élégantes? Jupe *Louis XV*, jupe *Ninon*, jupe *Royale*, jupe *Henri IV*, — toutes les tournures et jupons de la maison de Plument en un mot, — réalisent l'un et l'autre effet : il suffit de donner d'avance quelques indications pour avoir la tournure qui convient le mieux.

Nous avons annoncé dernièrement le grand succès obtenu par M. de Plument avec ses jupons blancs, à volants empesés, qui remplacent la tournure et que bien des femmes du monde préfèrent à tout autre système. Il y en a aujourd'hui un choix considérable rue Vivienne, 33.

Pour résumer notre appréciation sur cette maison de premier ordre, nous dirons que tout ce qui a rapport à la toilette intime de la femme s'y trouve réuni, dans les meilleures conditions de coupe et de façon, d'une simplicité relative ou d'une élégance parfaite.

SPÉCIALITÉS

On ne saurait nier l'influence de la parfumerie sur la beauté; mais aussi faut-il reconnaître avec quel soin scrupuleux on doit choisir la marque de fabrique des différents produits qu'elle comprend. C'est pour cette raison que nous avons pris l'habitude de recommander à nos lectrices les meilleures compositions de la *Reine des Abeilles*; nous avons la conviction que c'est, pour elles, le plus sûr moyen de perpétuer leur fraîcheur et leur jeunesse.

Grâce à certain coffret mystérieux, — la *Boîte de Jouvence*, — on peut échapper aux outrages du temps et conserver pendant longtemps tout le prestige de la beauté.

Le *Palais de la Reine des Abeilles* a, en ce moment même, de superbes collections d'objets de toilette : flacons de tous genres, jeux de brosses, glaces et miroirs artistiques, coffrets, caves à odeurs, etc. Sans compter les nécessaires de voyage réunissant tout le confortable possible.

Signalons aussi le joli choix d'éventails de la maison Violet (rondelle du Grand-Hôtel, boulevard des Capucines). On en trouve pour tous les goûts et toutes les bourses.

Pendant notre visite au *Palais des Abeilles*, on nous a montré un pulvérisateur pour appartement dont le système a le double mérite d'être des plus ingénieux et de donner un résultat bien plus satisfaisant que tous les brûle-parfums. Au moyen de ce joli appareil, on embaume un appartement sans dénaturer le parfum par l'action du feu.

La *Brise de violettes* et le *Gardenia* continuent d'être les parfums préférés des salons.

M. D'A.

ROUVENAT (✽) & CH. LOURDEL, JOAILLERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.